

25^e DIMANCHE ORDINAIRE B

Dimanche 19 septembre 2021

L'évangile d'aujourd'hui nous livre une double révélation : sur la condition de l'homme et sur l'identité de Jésus. On ne peut manquer d'être impressionné par le décalage entre les propos graves que Jésus vient de tenir aux disciples et les préoccupations qui animent ces mêmes disciples. Jésus vient de parler du mystère insondable de sa mort et de sa résurrection et eux s'interrogent sur le fait de savoir qui est le plus grand parmi eux. A vrai dire, il y a peut-être un rapport : s'ils ne comprennent pas ce que signifie la résurrection, ils comprennent très bien ce que signifie la mort. Alors pourquoi recherchent-ils qui est le plus grand parmi eux ? Peut-être pour assurer la succession du mouvement initié par Jésus. On imagine la discussion : André, le premier appelé, son frère Simon, qui a reçu la primauté sous le nom de Pierre, Jean, celui que Jésus aimait, etc.

Cet épisode révèle la fragilité de la condition humaine, ce que la Bible appelle la *chair*. Même ceux que Jésus a choisis après avoir passé une nuit en prière ne sont pas à l'abri, par exemple ici de la volonté de puissance. On trouve un écho de ce réalisme dans la 2^e lecture : « la jalousie et les rivalités mènent au désordre et à toutes sortes d'actions malfaisantes ». L'homme est habité, parfois à son corps défendant, par une loi de mort : « je ne fais pas le bien que je voudrais et je fais le mal que je ne voudrais pas : malheureux homme que je suis ! » soupire Paul. Cela touche tous les hommes, même ceux qui cherchent résolument à emprunter la voie du bien. Il y a en nous quelque chose qui nous incite au mal et nous conduit au pire. Jacques parle de « tous ces instincts qui mènent leur combat en nous ». Cela peut aller jusqu'à la haine du juste, comme le souligne la 1^{ère} lecture : « Attirons le juste dans un piège, car il nous contrarie ». L'homme, tout en étant complice du mal, en est en même temps la première victime, car le mal abîme celui qui s'y livre.

Cependant l'homme n'est pas condamné par nature à être mauvais. Le même livre de la Sagesse dit que « le mal et la mort sont entrés dans le monde par la jalousie du démon ». Ils ne sont donc pas le fond de notre être mais quelque chose qui aurait pu ne pas être. C'est d'ailleurs ce que va dire Jésus en provoquant à une conversion possible. Que fait Jésus ? D'abord, il ne se décourage pas. Il « sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme » et c'est pour les aider à exprimer ce qu'il y a de meilleur en eux qu'il est venu. Et ce qu'il y a de meilleur en chacun de nous, c'est son image à lui imprimée en nous. C'est cette image qui fait de chacun un enfant de Dieu.

D'où l'importance de l'épisode qui suit immédiatement la discussion entre les disciples. Jésus accueille un enfant. Il ne fait pas l'éloge de l'enfant en tant que tel, qui est un être inachevé. Non, il ne s'adresse pas tant à l'enfant qu'aux adultes qui l'entourent. Il invite les adultes à accueillir l'enfant. Il invite des forts, des puissants, des riches à apprendre d'un faible, d'un petit, d'un pauvre. Et de se mettre à son service. Bref, Jésus invite à la conversion : respecter celui que l'on écrase habituellement. Exigence qui se retrouve dans toutes les situations. Aujourd'hui, vous le savez, sur une cour de récréation, les enfants sont capables des pires monstruosité sur ceux de leurs camarades dont la tête ne leur revient pas. Tous, à quelque âge et en quelque situation où nous sommes, nous nourrissons des rêves de puissance. Jésus, lui, nous propose, pour obtenir la paix intérieure et la joie véritable, une voie d'humilité.

Mais en mettant l'enfant au milieu du cercle des adultes, Jésus ne fait pas que nous appeler à la conversion : il prononce aussi une parole sur lui-même : « Celui qui accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille ». Jésus s'identifie à l'enfant, il est l'enfant qu'on doit accueillir au prix d'une conversion. Jésus est en effet « l'enfant bien-aimé » du Père. Souvenons-nous de la voix qui retentit au Jourdain et au Thabor. Jésus, c'est Dieu qui vient parmi nous comme un enfant, faible, pauvre, désarmé, dépendant, vulnérable. Il est Dieu qui vient à nous sans appareil, pour ne pas peser sur notre liberté, pour que notre réponse soit vraie, qu'elle soit toute d'amour. Dans le prologue de S. Jean on lit : « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu ». Parce qu'ils ne l'ont pas reconnu. Nous ne pouvons reconnaître Dieu dans la figure humiliée de Jésus que si nous acceptons nous aussi de nous faire petits, que si nous acceptons de devenir,

comme lui, petit enfant : pour nous mettre, si j'ose dire, au même niveau que lui.